

**Mort d'un homme dont on ne connaît
presque rien aux histoires d'arrière-boutique,
de *koulèv-dilo*, de pluie et de vin**

Aujourd'hui à l'heure où d'autres naissent, Monsieur Sainte-Rose est mort paisiblement allongé dans son hamac.

Devant-le-chinois encore peu fréquenté en cette fin d'après-midi, rien n'indique que la nouvelle se soit propagée. Aux alentours le village s'étend avec indolence sur d'harmonieuses sinuosités qui accueillent des constructions anarchiques ; bois, parpaings, briques rouges, toits de tôles ondulées, vertes, bleues, jaunes pâles miroitantes au soleil, parfois palmiers tressés, rarement tuiles. L'asphalte de la rue principale est rendu éblouissant par la pluie-effilée, aveuglante à cause du soleil en contre-jour. Quelques bananiers s'étendent entre les cases, certains portent un lourd régime vert soutenu par des fourches en bois, alors que d'autres annoncent leurs futurs fruits de leur virilité rouge-cramoisie. D'immenses touffes de bambous se plient paresseusement à l'orée du bourg et plusieurs manguiers donnent de l'ombre aux habitations.

À peu de distance de chez Monsieur Sainte-Rose, où sous la terrasse construite en bois pend son hamac vide du poids de son corps, la grande forêt est partout, sur la partie plate comme sur les collines et sur les petites montagnes plus lointaines. Elle est épaisse, puissante, magis-

trale. De son impérieuse immobilité émane une autorité qui dit la limite qu'elle tolère à la présence humaine.

De l'autre côté, l'église domine de son clocher le fleuve couleur havane qui sépare puis rapproche au gré de ses courbes les verts forestiers. Pour un temps encore, le mouvement est à la mer. Presque basse, elle laisse à découvert des pans de vase d'un brun foncé sur lesquels reposent de larges racine-palettes, ainsi que les échasses noires de palétuviers.

*

* *

C'est Lison qui a découvert Monsieur Sainte-Rose au très petit matin, quand le jour ne semble pas encore décidé à devenir lumière, que les amazones en couples criards n'ont pas encore ponctué le début de la journée de leurs vols saccadés. La marée était haute et offrait au regard sa plus grande surface, donnant le sentiment furtif d'une rade avec ses pirogues amarrées et stabilisées entre des *takari*, telles des voiliers massifs qui porteraient curieusement deux mâts fins pas tout à fait droits.

En rentrant de son service de nuit au centre pénitentiaire, il était passé voir son vieux compagnon haïtien.

Depuis longtemps, dans cette sorte de rituel tacite que parfois adoptent les hommes, Lison passait pour le café, ce qui annonçait pour l'un le début d'une journée, pour l'autre le signal du repos. Lorsqu'il n'arrivait pas à dormir, il revenait aux alentours de midi avant la sieste de Monsieur Sainte-Rose et tous deux parlaient avec légèreté ; de l'humidité ambiante, ou au contraire du blanc-soleil ; des dernières histoires que les gamins se racontaient dans la cour autour de la statue en bois qui regardait fixement l'entrée ; de la bonne ou mauvaise

pêche des uns et des autres ; du fracas effroyable que font parfois les grands arbres dans leur chute, rappelant d'un long grondement leur présence. Il arrivait aussi que les confidences deviennent importantes, les conversations épaisses.

Chacun avait l'habitude au village de voir Lison déambuler nonchalamment, mains derrière le dos, jouant avec sa gourmette, saluant ceux qu'il croisait, et invariablement entrer dans la cour ouverte aux regards. Là, il s'asseyait sous la véranda où à cette heure du jour durant la saison sèche, les bougies s'inclinent lentement jusqu'à se courber avec grâce sous les assauts récurrents des rayons du soleil. De son hamac, Monsieur Sainte-Rose parlait avec ses deux chats à trois pattes qui se régalaient d'une gamelle bien remplie. Ceux-ci en laissaient perplexes plus d'un au village, mais leur maître un brin provocateur, se réjouissait de ce hasard qui lui avait confié deux félins de la sorte.

Quand ils regardaient la ruelle, assis côte à côte, se touchant de leur flanc amputé d'une patte, cela donnait un gros chat bicolore à deux têtes. Alors, certains passants détournaient la tête.

Parfois en début de soirée, Lison revenait vêtu de son uniforme qu'il portait avec de plus en plus de difficulté, comme une mal-aisance proche du dégoût. Il cherchait un peu de réconfort dans cette relation emprunte de vieilles connivences, avant de reprendre cet étrange travail qui consiste à garder des hommes. « C'est pas Dieu possible... » aimait-il rappeler à qui voulait bien écouter sa ritournelle, « vivre enfermé la moitié de sa vie... Même du bon côté des barreaux, c'est pas une vie... »

*

* *